

Andrea Cavazzini

Les solutions humaines. Victor Serge dans le XXe siècle

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Andrea Cavazzini, « Les solutions humaines. Victor Serge dans le XXe siècle », *Cahiers du GRM* [En ligne], 6 | 2014, mis en ligne le 17 décembre 2014, consulté le 30 décembre 2014. URL : <http://grm.revues.org/513>

Éditeur : Marco Rampazzo Bazzan

<http://grm.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://grm.revues.org/513>

Document généré automatiquement le 30 décembre 2014. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

© GRM - Association

Andrea Cavazzini

Les solutions humaines. Victor Serge dans le XXe siècle

*Ce qui mesure la présence d'un homme et son poids,
c'est le choix qu'il aura fait lui-même
de la cause temporelle qui le dépasse*
Jean-Paul Sartre

(cité in Jean Ri re, Préface aux Mémoires d'un révolutionnaire)

Le témoin

- 1 « On ne vit jamais que de soi, on ne vit jamais que pour soi, il faut savoir que notre pensée la plus intime, la plus nôtre, se rattache par mille liens à celle du monde. Et celui qui parle, celui qui écrit est essentiellement un homme qui parle pour tous ceux qui sont sans voix »¹.
- 2 Victor Serge est le témoin décisif du cycle révolutionnaire qui a marqué le XX^e siècle. Son trajet relie les révoltes désespérées contre les sociétés étouffantes et aveugles de la « belle époque » à la rupture révolutionnaire de 1917, et fait allusion, par-delà les tragédies du stalinisme et des guerres mondiales, aux perspectives et aux espoirs des mouvements oppositionnels d'après la Deuxième Guerre. Le regard de Serge sur son époque est celui d'un révolutionnaire qui réfléchit sur les dérives et les impasses de la révolution, sans jamais céder sur la nécessité d'en réaffirmer les raisons et les leçons : contrairement à d'autres critiques plus ou moins précoces du stalinisme, Victor Serge ne renoncera jamais à la volonté de comprendre et de recommencer un processus de transformation de la société dont il ne contestera jamais la légitimité. Il n'oubliera jamais que les révolutions jaillissent, jusque dans leurs dérives dictatoriales, de l'oppression immémoriale, venue du fond des âges...

L'écriture et l'histoire

- 3 « Toutes les fois qu'il m'est possible, c'est-à-dire que je puis ne pas me sentir isolé, que mon expérience éclaire par quelque côté celle d'hommes avec lesquels je me sens lié, je préfère employer le "nous", plus général et plus vrai »².
- 4 Pour Victor Serge, l'écriture, qu'il lui arrive parfois d'appeler le « Témoignage et le Message », est un acte complexe, porteur de significations multiples. Elle est en première instance une manière de participer des destinées générales qui sont l'horizon des révolutions. Le « besoin d'écrire » renvoie à l'unité de l'aventure historique de l'espèce, et aux liens entre présent, passé et avenir qui nourrissent toute perspective d'émancipation : « Peut-être la source la plus profonde est-elle dans le sentiment que la vie merveilleuse passe, fuit, se dérobe inexorablement et le désir de la retenir au passage. Ce fut ce sentiment désespéré qui me poussa vers la seizième année à noter l'instant précieux, me fit découvrir que l'*existence* (...) est mémoire. Plus tard (...), on découvre ses limites, la pauvreté et les chaînes du Moi, on découvre que l'on n'a qu'une vie, une personnalité à jamais circonscrite, mais qui contient bien des destins possibles et n'est pas unique en ce sens qu'elle se confond par d'innombrables racines, affinités, communications (la plupart inexprimables en termes rationnels) avec les autres existences humaines, et la terre, les êtres, le Tout.  crire devient alors une recherche de polypersonnalit , une façon de vivre divers destins, de pénétrer autrui, de communier avec lui »³. Toute l'œuvre de Serge – ses romans et ses essais tout comme ses *Mémoires* et ses *Carnets* – est une longue tentative d'explorer ces liens parfois imperceptibles que l'histoire tisse entre les êtres : en montrant les liens entre l'individu et l'histoire collective, elle devient un acte de communication susceptible de se prolonger au-delà de l'existence limitée de l'écrivain et d'atteindre d'autres êtres, encore inconnus. Mais l'écriture est aussi une manière de prolonger l'action politique devenue impraticable, tout en la déplaçant vers une autre sphère : « Décidé à cette époque [1927-28], en présence réaction grandissante, me consacrer à l'histoire et la littérature, romans, pour travailleur à défense et mûrissement

des idées. Devoir du témoin, pensais que l'activité intellectuelle resterait la seule possible. Devant la dégénérescence du Komintern, effrayé par la somme de travail perdue »⁴. Dans sa Préface aux *Mémoires d'un révolutionnaire*, Jean Rièrre écrit que « Serge aurait souscrit à cette conviction exprimée par Henry James (...) : l'écrivain est celui qui *ne laisse rien perdre*. Il aurait ajouté que pour le militant aussi, il y a toujours *quelque chose à sauver*, y compris et surtout au plus profond des défaites, des désastres et des séismes historiques. Écrire et décrire les luttes menées, ce n'est pas tant désirer les revivre que (...) vouloir les prolonger, les poursuivre d'une autre manière »⁵. Cette tâche ultérieure assignée à l'écriture n'est d'ailleurs qu'un autre aspect de la première : « Serge se veut un passeur, un transmetteur, simple élément d'une chaîne ne devant pas être rompue, car le message passe avant ceux qui en assurent la diffusion »⁶. Prolonger l'action politique par la réflexion et le témoignage n'est possible que si la révolution est vue comme un processus qui s'inscrit dans une histoire longue, celle du devenir total de l'humanité : ce n'est qu'à cette condition que les actions peuvent être déplacées et que les impasses les plus catastrophiques peuvent être contournées. L'immensité de la scène historique sur laquelle Serge essaye d'inscrire ses interventions permet d'avoir recours à des stratégies indirectes et détournées : la communication et la communion entre le Moi et les destinées générales rendent possibles les rebondissements de la mémoire et les bilans critiques.

5 L'écriture renvoie aussi au refus de l'oubli et à la valeur du trajet individuel : « C'est à Leningrad, à l'hôpital Marie, en 1928, mourant (je l'étais réellement et je le savais), que je pris la résolution d'écrire et si possible des choses durables, en tout cas des choses méritant au moins une certaine durée »⁷. Mais la mort à laquelle l'écriture oppose la possibilité – ou le pari – d'une durée par-delà les limites de l'individu est aussi la mort d'autrui, toujours déjà marquée par cette double inscription entre le Moi et l'histoire collective qui fonde l'écriture et que l'écriture révèle. C'est l'expérience de la mort de son frère, tué par la misère, qui instaure un lien persistant avec les morts : un lien qui fonde tant le désir de durer par-delà l'instant présent que le sentiment d'une implication ontologique entre l'individu et la totalité présente-absente du genre humain : « Survivre est la chose déconcertante entre toutes, je le pense encore – pour bien d'autres raisons. Pourquoi survivre si ce n'est pour ceux qui ne survivent pas ? Cette idée confuse justifia ma chance et ma ténacité en leur donnant un sens – et pour bien d'autres raisons, aujourd'hui encore, je me sens rattaché à beaucoup d'hommes auxquels je survis, et justifié par eux. Les morts sont pour moi très proches des vivants, je ne discerne pas bien la frontière qui les sépare. Je devais repenser à ces choses plus tard, beaucoup plus tard, dans des prisons, pendant des guerres, vivant entouré des ombres de fusillés, sans qu'au fond les obscures certitudes intérieures de l'enfant, à peu près inexprimables en langage clair, se fussent sensiblement modifiées en moi »⁸.

6 La présence des morts dans l'horizon immédiat des vivants renvoie à la présence d'autrui – du genre humain – dans la substance intime du Moi. C'est de ces sources que Victor Serge tire l'obstination avec laquelle il s'oppose à la dissipation du sens des expériences individuelles et collectives : il résiste à la mort et à l'oubli parce qu'il parle à la place des morts. La transmission de ces existences prises dans le mouvement de l'histoire, la lutte contre la déperdition de leur sens, est le mandat qui soutient son écriture tout en justifiant sa vie : le circuit de la communication entre l'individu et l'époque, entre le passé et l'avenir, se fonde en dernière instance sur cette opération de rachat et de rédemption. Il s'agit de racheter, non seulement les vies des disparus, mais aussi celles des vaincus – les vies écrasées et mutilées par l'oppression, les défaites et la misère. Des vies comme celle du père de Victor Serge, socialiste russe émigré suite à l'écrasement de son organisation clandestine : « Je fis part à mon père de ma résolution de ne pas faire d'études (...). “Que veux-tu donc faire ? – Travailler. J'étudierai sans faire des études”. À la vérité, je n'osai pas (...) lui répondre : “Je veux me battre comme tu t'es battu, toi, comme il faut se battre toute sa vie. Tu es vaincu, je le vois bien. Je tâcherai d'avoir plus de force ou plus de chance. Il n'y a rien d'autre à faire” »⁹. Les morts et les vaincus ne quitteront plus le futur révolutionnaire. Dans ses œuvres il n'aura de cesse d'évoquer, avec une insistance presque obsessionnelle, les vies et les gestes de ses camarades et compagnons de route : le cercle immédiat de cette humanité vivant dans l'histoire avec

laquelle Serge essaye inlassablement de communier. Les textes de Victor Serge fourmillent d'une foule d'hommes, vivants ou disparus, célèbres ou obscurs, héroïques ou lâches : les dirigeants révolutionnaires comme Boukharine et Zinoviev, à la fois héroïques et bornés, lucides et aveugles ; les intellectuels comme André Breton ou Romain Rolland, avec leur talent et leurs faiblesses ; les sycophantes du stalinisme comme Jacques Sadoul et Ilya Ehrenbourg ; les agents secrets du Komintern au destin tragique comme Walter Krivitski et Ignace Reiss ; les écrivains oscillant entre opposition et corruption, comme Maxime Gorki et Alexis Tolstoï ; les grandes figures du mouvement révolutionnaire international – Trotski, Gramsci et Lukács, entre autres ; les nombreux communistes et socialistes hétérodoxes marginaux et irréductibles, et surtout les militants révolutionnaires obscurs et dévoués – la plupart destinés à disparaître dans les guerres civiles ou dans les grandes purges, et que seul le témoignage de Serge arrache partiellement à l'oubli. Toutes ces figures composent le paysage historique que le Moi incorpore et dont l'écriture restitue l'épaisseur : « Je concevais, je conçois encore l'écrit comme ayant besoin d'une justification plus forte, comme un moyen d'exprimer pour les hommes ce que la plupart vivent sans savoir l'exprimer, comme un moyen de communion, comme un témoignage sur la vaste vie qui fuit à travers nous et dont nous devons tenter de fixer les aspects essentiels pour ceux qui viendront après nous »¹⁰. C'est ce pacte implicite entre les êtres, les temps et les générations, un pacte que l'écriture s'efforce d'exprimer et de réactiver, qui explique l'absence, dans les œuvres de Victor Serge, des récriminations et du ressentiment typiques de nombre de communistes déçus et de rescapés du stalinisme, souvent moins directement atteints que Serge dans leur vie quotidienne et dans leurs affects : « J'ai constaté, en survivant par hasard à trois générations d'hommes vaillants – même dans l'erreur – auxquels je fus profondément lié et dont la mémoire me reste chère, une quasi-impossibilité de vivre quand on se donne entièrement à une cause que l'on croit juste, en d'autres termes quand on se refuse à dissocier la pensée de l'activité quotidienne. Les jeunes révoltés français et belges de mes vingt ans ont tous succombé ; mes camarades syndicalistes de Barcelone 1917 ont presque tous été massacrés ; mes camarades et mes amis de la Révolution russe ont vraisemblablement tous péri – sans exception, sauf miracle... Tous furent courageux, tous se cherchèrent une règle de vie plus haute et plus juste que celle de la soumission à l'ordre bourgeois »¹¹.

- 7 Mais ce serait une erreur de croire que ces malheurs inénarrables, ce cortège de morts, de violences et d'échecs, n'aurait comme conséquence que le désespoir : « J'avoue que le sentiment d'avoir tant de morts derrière moi, et dont beaucoup valaient mieux que moi par l'énergie, les capacités, la formation historique, m'a souvent accablé ; et que ce sentiment m'a été la source d'un certain courage auquel il conviendrait peut-être de donner un autre nom »¹². La dette inépuisée et peut-être inépuisable est un motif d'espérance, non de renoncement : « De meilleures époques viendront, peut-être sont-elles proches. Il s'agit de tenir et de maintenir jusque-là »¹³. La distance entre Victor Serge et les innombrables coryphées anti-totalitaires ressort de la leçon qu'il a tirée d'une époque présentée par l'idéologie dominante, depuis la fin du XX^e siècle, comme un âge d'horreurs et de ténèbres : « Le participant et le témoin des événements de notre époque est amené à conclure contre la fatalité historique »¹⁴.

Sortir du « Monde d'hier »

- 8 « Je plains ceux qui grandissaient dans [le monde d'avant 1914] sans en connaître l'envers inhumain, sans prendre conscience de l'impasse et du devoir de combattre – même aveuglement – pour les hommes »¹⁵.
- 9 Pour Victor Serge, le XX^e siècle ne commence pas avec la Grande Guerre, mais avec la Révolution russe de 1917, suite à laquelle il intégrera l'Internationale communiste. Si la rupture épocale est marquée moins par la guerre que par la Révolution, c'est que la période d'avant 1914 ne ressemble guère, pour Serge, à la mièvre idylle esquissée par Stefan Zweig dans le *Monde d'hier*. Victor Serge sait par expérience directe et douloureuse que le monde rassurant et exquis évoqué par Zweig n'est que l'image d'un paradis fondé sur l'ignorance et le refoulement obstinés du privilège et de l'exploitation¹⁶. Le jeune Victor Serge a été le témoin

de l'envers, ou du réel, de cette vision apologétique d'une Europe pacifique et humaniste : il a vu ce qui sourdait dans les bas-fonds d'une société que ses classes dominantes auraient bientôt entraînée dans une série interminable de catastrophes. La « belle époque » n'est que la fantasmagorie de l'ordre étouffant imposé par une bourgeoisie triomphante et aveugle. Le monde d'avant 1914 lui apparaît bientôt comme la cage d'acier évoquée par Max Weber à la même époque : un cosmos maléfique et opaque où les inégalités les plus brutales et atroces s'imposent avec l'inéluctabilité des phénomènes naturels : « Dès avant même de sortir de l'enfance, il me semble que j'eus, très net, ce sentiment qui devait me dominer pendant toute la première partie de ma vie : celui de vivre dans un monde sans évasion possible où il ne restait qu'à se battre pour une évasion impossible. J'éprouvais une aversion, mêlée de colère et d'indignation, pour les hommes que je voyais s'y installer confortablement. Comment pouvaient-ils ignorer leur captivité, comment pouvaient-ils ignorer leur iniquité ? Cela tenait, je le vois aujourd'hui, à ma formation de fils d'émigrés révolutionnaires jetés dans les grandes villes d'Occident par les premiers ouragans des Russies »¹⁷. L'iniquité refoulée de la « belle époque » annonce déjà le dénouement catastrophique de la marche d'une civilisation que ses propres inégalités ont vidée de toute légitimité : « L'Europe pléthorique, dont la richesse et le bien-être s'étaient accrus dans les trente dernières années, depuis 1880, dans des proportions sans précédent, fondait son régime social sur de vieilles iniquités, formant ainsi dans ses grandes villes une couche sociale limitée mais assez nombreuse à laquelle le progrès industriel n'apportait aucune espérance réelle et ne procurait qu'un minimum de conscience (...). Par son excès même de vigueur, autant que par sa structure historique incompatible avec les nouveaux besoins de la société, cette Europe tout entière était entraînée vers les solutions de violence. Nous respirions l'air oppressant de l'avant-guerre »¹⁸. La structure de ce monde fermé finit par vider de sens les idéologies oppositionnelles héritées du XIX^e siècle – l'individualisme libertaire dérivant vers le désespoir nihiliste aussi bien que les courants anarcho-communistes réduits à de naïves rêveries : « Le monde de ces époques avait une structure achevée, si durable en apparence qu'on ne lui voyait pas la possibilité d'un changement réel. En pleine ascension, en plein progrès, il broyait cependant des masses sur son chemin. La dure condition ouvrière ne s'améliorait que très lentement, elle était sans issue pour l'immense majorité des prolétaires. En marge de la classe ouvrière, les déclassés trouvaient toutes les portes fermées, sauf celles des avilissements banals. D'insolentes richesses s'accumulaient avec orgueil au-dessus de ces foules. De cette situation naissaient inexorablement les luttes de classes, avec leur cortège de grèves sanglantes, la criminalité, les batailles insensées de l'Un contre tous... Celles-ci témoignaient aussi de la faillite d'une idéologie (...). La déchéance de l'anarchisme dans la jungle capitaliste devenait évidente (...). Elisée Reclus s'était battu pour la Commune (...); il croyait au pouvoir rénovateur de la science. À la veille de la première guerre européenne, la science ne travaille plus qu'à accroître les possibilités de développement d'un ordre traditionnellement barbare. On sent l'approche d'une ère de violence : nul n'y échappera »¹⁹. Si le rationalisme des grands savants anarchistes, des Reclus et des Kropotkine, est neutralisé par la solidarité entre science et capitalisme impérialiste, la position libertaire finit par produire des dérives encore plus dangereuses : « L'individualisme libertaire nous donnait prise sur la plus poignante réalité, sur nous-mêmes. Sois toi-même. Seulement, il se développait dans une (...) immense jungle où un individualisme primordial, autrement dangereux que le nôtre, celui de la lutte pour la vie la plus darwinienne, réglait tous les rapports (...). De nombreux camarades devaient glisser bientôt à ce qu'on appela l'illégalisme, la vie non plus en marge de la société, mais en marge du code (...). La doctrine du salut qui est en nous aboutissait, dans la jungle sociale, à la bataille de l'Un contre tous »²⁰.

10 Le mépris de Serge vis-à-vis de l'Europe bourgeoise, autosatisfaite et aveuglée par ses privilèges, ne se démentira jamais. L'entre-deux-guerres en Allemagne rendra évidente l'incapacité de cette société de se transformer alors même qu'elle est confrontée aux plus grandes menaces : « On respirait, dans cette Allemagne du lendemain de Versailles, sous le président social-démocrate Ebert et la plus démocratique des constitutions républicaines, l'air d'un monde finissant. Tout y était correctement tenu, les gens étaient modestes, bienveillants,

actifs, déchus, miséreux, débauchés, exaspérés (...). Un capitalisme délirant (...) ramassait de colossales fortunes dans les faillites. À vendre les filles de la bourgeoisie dans les bars, les filles du peuple dans les rues ! À vendre les fonctionnaires, les licences d'exportation et d'importation, les papiers d'État ! À vendre les entreprises à l'avenir desquelles personne ne croyait plus ! Le gros dollar et la mince valuta orgueilleuse des vainqueurs tenaient le haut du pavé, acheteurs de tout, croyant même acheter les âmes »²¹. Face à ce spectacle avilissant, la Révolution russe, saignée par la guerre civile et en train de s'enliser dans ses propres contradictions, « gardait presque toute son auréole de nouvelle justice, de nouvelle organisation de la production, de démocratie inconnue (...). Notre misère soviétique, notre sommaire égalitarisme (...), notre ardente volonté créatrice, notre désintéressement en contraste avec le féroce chacun pour soi de la spéculation, le luxe arrogant des riches, le dénuement honteux des masses, faisaient facilement pardonner à la révolution sa dureté rectiligne, ses erreurs »²².

11 Le « monde d'hier » tel que Victor Serge l'a connu avant 1914 survit dans l'Europe capitaliste de l'entre-deux-guerres, qui ne sait qu'aggraver ses contradictions en attendant une nouvelle catastrophe. La négation déterminée de ce monde, la seule issue positive et rationnelle de ses formes étouffantes et insensées, reste la Révolution qui, en 1914, se préparait en Russie depuis des décennies, et que 1917 a réalisée sous la forme d'une expérience historique inouïe.

12 La Révolution devient la nouvelle, et la seule, patrie spirituelle de Victor Serge lorsqu'il se rend en Russie soviétique, là où se construit un monde nouveau susceptible de devenir la patrie spirituelle du genre humain : « Une locomotive poussive nous emporta à travers l'aube blanche, idéalement pure, vers Petrograd. Paysage boréal. Pas de trace de l'homme. Splendeur de la neige, confins du néant »²³.

La Révolution et sa promesse

13 « Nous avons vu, dans un immense pays d'Eurasie, les travailleurs conduits par des intellectuels dévoués au socialisme prendre le pouvoir, exproprier les classes riches, vaincre les interventions étrangères, former des armées, eux qui ne voulaient que déclarer la paix à l'univers, vaincre contre toutes les prévisions et toutes les puissances, remettre la production en marche, reconquérir un minimum de bien-être, s'ouvrir et nous ouvrir les voies d'un avenir qui, la veille, pouvait paraître utopique... Nous avons vu les réalisations les plus grandioses, soulevant les plus vastes espérances, surgir de l'oppression, de la défaite, des hécatombes... Nous l'avons vu de nos yeux et nous y avons mis la main... »²⁴.

14 Pour Victor Serge, la Révolution d'octobre ne cessera jamais de représenter l'annonce et l'amorce d'une réalisation plus vaste des possibilités humaines. S'il n'y a pas chez lui de récrimination, il n'y a pas non plus de reniement. Octobre 1917 restera à ses yeux l'aube d'une nouvelle époque, et l'action du parti bolchevik constituera le paradigme de la conscience historique que les hommes peuvent acquérir : « Environ soixante années avaient formé [en Russie] une intelligentsia révolutionnaire (...) nombreuse, constituant une réussite pour l'instant unique dans le monde moderne. Ses traits généraux : capacité de conviction, unité pensée-action-vie, personnalité, pas d'individualisme, sens social, énergie, capacité de sacrifice et désir de victoire. Supériorité des bolcheviks : l'arme marxiste, formation intellectuelle supérieure aux vieux idéalismes »²⁵.

15 Serge n'aura de cesse de s'interroger sur les ressorts de cette « réussite », et sur ce que le type humain bolchevik incarne d'inédit dans l'histoire de l'humanité. Mais ce questionnement vise aussi à comprendre les raisons du retournement qui a permis la dérive stalinienne et la destruction – l'auto-destruction – du bolchevisme à l'époque des procès et des purges. Surtout, il vise à conserver la mémoire d'un phénomène historique que le retournement de la Révolution risque de faire disparaître du souvenir des hommes : « Il n'y a plus personne qui sache ce que la révolution russe a été en réalité, ce que furent les bolcheviks »²⁶. Et la sauvegarde de cette mémoire permet de reconnaître ses possibilités non réalisées : « Le bolchevisme de 1917-1927 voulait un régime socialiste fondé sur la démocratie du travail et la solidarité internationale. Les compagnons de Lénine et de Trotski y croyaient, ils ne cessèrent pas d'y croire en commettant leurs plus funestes erreurs. La République des Soviets

se définissait “État-Commune”, “dictature contre les classes possédantes expropriées et la plus large démocratie des travailleurs” *et caetera* (...). Ni la doctrine ni les intentions du parti bolchevik ne visaient à l'établissement d'un État totalitaire-policier pourvu des camps de concentration les plus vastes du monde. Le parti bolchevik voyait dans les périls auxquels il faisait face l'excuse de ses méthodes jacobines. Il n'est pas niabile, je crois, que son jacobinisme contenait en germe le totalitarisme stalinien ; *mais le bolchevisme contenait aussi d'autres germes, d'autres possibilités d'évolution*, la preuve en est dans les luttes, les initiatives et le sacrifice final de ses oppositions variées »²⁷.

16 La grandeur du bolchevisme est liée à la qualité de la conscience et de la personnalité de ses militants : « Je serais avec les bolcheviks parce qu'ils accomplissaient tenacement, sans découragement, avec une ardeur magnifique, avec une passion réfléchie, la nécessité même ; parce qu'ils étaient seuls à l'accomplir, prenant sur eux toutes les responsabilités et toutes les initiatives et faisant preuve d'une étonnante force d'âme »²⁸. Cette grandeur consiste principalement dans la capacité des bolcheviks à faire de leurs vies un moment des destinées générales des grandes masses humaines qui luttent pour leur libération : « La grande génération des révolutionnaires russes fut le fruit unique dans l'histoire de cinquante années de luttes et de sélection à une époque de civilisation montante. Le rôle capital dans la révolution russe est joué par une intelligentsia caractérisée par son manque d'individualisme, son sens moral, son sens de la vie individuelle intégrée au cours même de l'histoire, sa pensée objective »²⁹. Les dirigeants du Parti incarnent l'idée même de l'action et de la pensée collectives : « Lénine, Trotski, Karl Radek, Boukharine formaient vraiment le cerveau de la révolution. Grâce à leur commun langage marxiste et à leur commune expérience du socialisme européen et américain, ils se comprenaient admirablement à demi-mot, au point de paraître penser ensemble (et c'est un fait que la pensée collective faisait la force du parti) »³⁰. Lénine est aussi loin que possible de l'image du démagogue ou du surhomme héroïque : « Il se voulait une popularité de tribun, ratifiée par les masses, sans appareil ni cérémonial. Dans ses manières et son comportement, pas le moindre indice du goût de l'autorité ; des exigences de technicien sérieux qui veut que le travail se fasse bien ; la volonté déclarée de faire respecter les nouvelles institutions, fussent-elles faibles au point de n'être que symboliques (...). Ce n'était ni un grand orateur ni un excellent conférencier. Il n'usait d'aucune rhétorique, ne recherchait aucun effet de tribune. Son vocabulaire était celui de la conversation, sa manière impliquait la répétition variée pour bien enfoncer l'idée comme on enfonce un clou. Jamais ennuyeux pourtant à cause de sa mimique persuasive et de la conviction raisonnée qui la portait (...). Un homme essentiellement simple vous parlait honnêtement, et il ne faisait appel qu'à votre raison, aux faits »³¹. Il y a une sobriété de la subjectivité bolchevik, dont l'action révolutionnaire coïncide avec un l'organisation rationnelle d'une œuvre commune. Bref, le bolchevisme incarne une communauté d'individus ordinaires et raisonnables, bien que lucides et déterminés, que leur conscience relie immédiatement à la vie historique du genre humain : « Nous ne vivions que pour une action intégrée à l'histoire ; nous étions interchangeable, nous percevions immédiatement les répercussions des choses de Russie sur les choses d'Allemagne et des Balkans ; nous nous sentions liés aux camarades qui, poursuivant les mêmes tâches, succombaient ou marquaient des points à l'autre bout de l'Europe. Aucun de nous n'avait au sens bourgeois du mot une existence personnelle (...). Nous ne nous intéressions ni à faire de l'argent, ni à faire une carrière, ni à produire une œuvre, ni à laisser un nom ; nous ne nous intéressions qu'aux cheminements difficiles du socialisme. Disant *nous*, je pense au type moyen de mes camarades militants internationaux et russes »³². Type moyen qui a fait de la réalisation des plus hautes possibilités du genre humain le contenu de sa volonté et de son intelligence – un type pour lequel le socialisme et la lutte qui le réalise sont devenus immédiatement l'habitus qui oriente les actions et les désirs. Tout cela revient à dire que les bolcheviks incarnent de manière exemplaire la virtualité émancipatrice de la fonction intellectuelle : *car la coïncidence immédiate entre l'universel de l'idée et la vie pratique de tous les hommes est le contenu « utopique » que la civilisation européenne moderne a assigné à la conscience de soi des classes intellectuelles*³³.

- 17 Le type humain bolchevik est le fruit d'une ancienne tradition qui a porté les progrès intellectuels et moraux de l'humanité, et qui fait du bolchevisme le dernier avatar du philosophe-roi : « Le XIX^e siècle a précisé une forme d'intelligence, rationnelle et désintéressée, dont l'esprit scientifique est une des caractéristiques (la chaîne va d'Aristote à Spinoza, Marx, Lénine, Trotski, embrassant à divers degrés les hommes de pensée et les hommes d'action) »³⁴. Par « philosophe-roi » il ne faut pas entendre un surhomme héroïque, un grand-prêtre illuminé ou un démagogue habile, mais un dirigeant dont la légitimité et l'efficacité ne relèvent que de la consistance à la fois éthique et rationnelle de sa position subjective. Un « sage » dont l'existence immédiate ne se distingue pas de celle des hommes ordinaires précisément parce qu'il a fait de la cause du communisme le centre de son intelligence et de sa volonté. C'est à partir de cette position que le bolchevisme réalise « un nouveau mode de conscience et de vie » : « J'avais devant les yeux Lénine (...). Avec quelques autres, cet homme avait apporté à un immense mouvement de masses tâtonnantes la conscience politique la plus claire et la plus déterminée. Même quand les conditions sociales sont données, une telle réussite humaine est rare, unique, irremplaçable, au moment où elle se produit. Sans elle, la lucidité des hommes en marche eût été de plusieurs degrés moindre, les chances de chaos, les chances de défaite dans le chaos eussent été incommensurablement plus grandes – car on ne mesure pas la grandeur d'un degré de conscience perdu »³⁵. Ce qui rend d'autant plus importante la transmission de cette expérience, la conservation de ses traces dans la mémoire des hommes : car le type bolchevik incarne l'anticipation d'une humanité réconciliée avec elle-même, vivant immédiatement la conscience de son unité.
- 18 L'exemplarité intellectuelle et morale des bolcheviks leur a permis d'incarner la seule alternative aux horreurs déclenchées par la civilisation bourgeoise pourrissante : « Si les militants bolcheviks n'avaient pas été si admirablement simples, impersonnels, désintéressés, résolus à surmonter tout obstacle pour accomplir leur œuvre, il eût fallu désespérer. Mais leur grandeur morale et leur valeur intellectuelle inspiraient par contre une confiance sans bornes (...). Dans l'Europe ensanglantée, dévastée et profondément abêtie de ce temps, il était néanmoins évident à mes yeux que le bolchevisme avait prodigieusement raison. Il marquait un nouveau point de départ dans l'histoire. Que le monde capitaliste, après une première guerre de suicide, fût incapable d'organiser une paix véritable, c'était évident ; qu'il fût incapable de tirer de ses merveilleux progrès techniques de quoi donner aux hommes plus de bien-être, plus de liberté, plus de sécurité, plus de dignité, n'était pas moins évident. La révolution avait donc raison contre lui ; et nous voyions le spectre des guerres futures mettre en question la civilisation, si le régime social ne changeait pas bientôt en Europe. Quant au jacobinisme redoutable de la Révolution russe, il me paraissait inéluctable (...). Tout s'accomplissait sous peine de mort, car la défaite eût été pour nous, pour nos aspirations, pour la nouvelle justice annoncée, pour la nouvelle économie collective naissante, la mort sans phrases »³⁶.
- 19 Mais si la Révolution est la promesse d'une nouvelle époque et d'une civilisation supérieure, il devient urgent de comprendre les raisons de sa dégénérescence. Le problème se pose de savoir comment être fidèle à cette promesse tout en luttant contre ce qui la trahit au sein même de ses réalisations. Victor Serge esquisse une doctrine du « double devoir » qui fait du révolutionnaire une figure divisée – corollaire indispensable de la division qui affecte le processus révolutionnaire lui-même : « Le socialisme n'est pas seulement à défendre contre ses ennemis, contre le vieux monde auquel il s'oppose, il est aussi à défendre en son propre sein, contre ses propres ferments de réaction. Une révolution (...) est amenée à ramasser les vieilles armes de l'ancien régime, et ces armes sont à double tranchant. Pour être honnêtement servie, elle doit sans cesse être mise en garde contre ses propres abus, ses propres excès, ses propres crimes, ses propres éléments de réaction »³⁷.
- 20 Cette fidélité à la révolution contre la révolution implique une vision de la contradiction comme essence de tout processus historique. Elle implique aussi de reconnaître que ce qui donne tout son sens à la révolution vit dans un temps long qui n'est pas celui des événements politiques immédiats. Si la rencontre et le décalage entre ces deux ordres temporels rendent possible le détraquement de la réalisation révolutionnaire, l'écart temporel

qu'ils creusent permet tout aussi bien de faire vivre l'espérance par-delà toute conjoncture présente.

Le tournant obscur

- 21 « Il est arrivé à notre génération révolutionnaire une chose vraiment terrible. Le plus grand espoir du monde s'est levé pour nous, tangible, réel, nous donnant de nouvelles raisons de vivre, nous acceptant, nous réclamant tout entiers. Nous sommes devenus, dépouillés de tout vieil orgueil, et, souvent, ne songeant plus à nous-mêmes (c'est si peu de chose : nous-mêmes !), les témoins et les participants de la transformation de tout. On allait en finir avec la misère, l'ancienne humiliation de l'homme, toutes les vieilles indignités. Naissance d'un monde nouveau. Une communauté de volontaires y travaillait avec efficacité – le parti bolchevik (...). Un jour est venu où la grande communauté que nous servions a tout à coup exigé de nous que nous reniions tout – tout ce qui faisait sa propre raison d'être, et la nôtre, la justification même de nos vies »³⁸.
- 22 Comment ce retournement de la Révolution a-t-il pu se produire ? Chez le proche de Trotski qu'a été Victor Serge il n'y a aucun recours à la catégorie – parfaitement tautologique et circulaire – de « bureaucratie » que le trotskisme scolaire élèvera au rang d'explication générale de la dérive et du régime stalinien, et sur laquelle le groupe *Socialisme ou Barbarie* construira une métaphysique de l'antibolchevisme. Dans son « Testament politique » (1947), Serge montre que les masses populaires soutinrent les bolcheviks en 1917, et que la prise du pouvoir fut impulsée par les mouvements spontanés des classes exploitées. Il réfute aussi les critiques du « jacobinisme » bolchevik qui insistent sur la nature extraordinairement autoritaire du parti : « Tous les partis révolutionnaires russes, depuis les années 1870-1880, furent en effet autoritaires, fortement centralisés et disciplinés dans l'illégalité, pour l'illégalité ; tous formèrent des “révolutionnaires professionnels”, c'est-à-dire des hommes qui ne vivaient que pour le combat (...). Tous produisirent des héros et des fanatiques (...). Tous les grands partis étaient étatiques par leur structure et par la finalité qu'ils s'assignaient »³⁹. Les partis non-révolutionnaires ne font pas exception : « Le plus grand parti marxiste, entre 1880 et 1920, le parti social-démocrate allemand, est bureaucratiquement organisé sur le modèle d'un État, travaille à conquérir le pouvoir au sein de l'État bourgeois, pense au socialisme d'État »⁴⁰. Si le jacobinisme est incontestablement l'une des raisons du retournement de la révolution, il faut pourtant avouer qu'il n'appartient pas en propre au bolchevisme : cette structure étatico-militaire caractérise toutes les formes de l'action politique des masses populaires entre la fin du XIX^e siècle et la première moitié du XX^e.
- 23 La dérive du bolchevisme ne relève pas de la mentalité putschiste ni d'une tendance singulière à l'autoritarisme. Elle vient bien plutôt des mesures draconiennes prises au cours de la guerre civile, et que les dirigeants révolutionnaires n'ont pas osé révoquer après la fin de l'état d'exception : « Il devenait évident – pour moi et pour d'autres – que la suppression des Tchékas, le rétablissement de tribunaux réguliers et des droits de la défense étaient désormais une condition du salut intérieur de la révolution. Mais nous ne pouvions absolument rien. Le Bureau politique, alors formé de Lénine, Trotski, Kamenev, Rykov et Boukharine, se posait la question sans oser la résoudre, en proie lui-même, je n'en doute pas, à une certaine psychose de peur et d'implacable autorité »⁴¹. Serge fait état des tentatives de Lénine et des autres dirigeants d'endiguer et d'atténuer la terreur rouge pratiquée par les tchékistes – et qui était en fait une réponse à la terreur blanche déclenchée par les ex-généraux tsaristes. Ce fut l'agression de l'Ukraine par la Pologne en 1920 qui rendit impossible la pacification et prolongea indéfiniment l'état d'exception : « Au lendemain de cette guerre pénible, dans un pays saigné et appauvri, il ne fut plus question ni d'abolir la peine de mort ni de commencer la reconstruction sur les bases d'une démocratie soviétique... La misère et le danger sclérosaient l'Etat-Parti dans ce régime économique, intolérable pour la population et non viable en soi, que l'on a appelé le “communisme de guerre” »⁴². C'est cette « sclérose » qui débouchera sur la répression des marins des Cronstadt et sur le virage autoritaire du pouvoir révolutionnaire : « Le monopole du pouvoir, la Tchéka, l'Armée Rouge ne laissaient plus subsister de “l'Etat-Commune” rêvé qu'un mythe théorique. La guerre, la défense intérieure contre la contre-

révolution, la famine créatrice d'un appareil bureaucratique de rationnement avaient tué la démocratie soviétique »⁴³. L'écrasement de la révolte de Cronstadt manifeste déjà tous les symptômes des dérives postérieures : le recours à la répression militaire, la manipulation des informations, le mensonge et la calomnie systématiques, la défiguration apologétique des faits... Serge ne pense pas que les insurgés auraient représenté une alternative réelle au gouvernement bolchevik. Pourtant, la liquidation de la révolte a sans doute représenté un tournant lourd de conséquences dans le devenir du pouvoir révolutionnaire.

24 La relation mimétique qui relie les mouvements révolutionnaires à l'Etat, d'une part, et de l'autre, la conjoncture marquée par l'état d'exception, peuvent contribuer à expliquer le tournant autoritaire de la révolution. Mais Victor Serge ne recherche pas une théorie unique et définitive : ses analyses du processus qui conduira au régime stalinien et au massacre des bolcheviks sont souvent éclectiques et parfois décevantes du point de vue de la recherche des causes « structurelles ». Pourtant, ce qui est irremplaçable dans ses écrits est la volonté acharnée de repérer tous les points de bascule, tous les moments décisifs qui peuvent éclaircir le retournement désastreux de l'espoir révolutionnaire. Il lui arrive souvent d'indiquer impitoyablement ce qui, dans le noyau le plus intime de la cause révolutionnaire, peut motiver ce retournement : « La psychose du pouvoir absolu dominait la grande majorité des dirigeants, surtout à la base (...). Elle résultait du complexe d'infériorité des exploités, des asservis, des humiliés de la veille ; de la tradition de l'autocratie, involontairement reprise à chaque pas ; des rancunes subconscientes d'anciens forçats et de rescapés de la potence et des prisons impériales ; de la destruction du sentiment humain par la guerre et la guerre civile ; de la peur et de la décision du combat à outrance »⁴⁴. Et encore : « La victoire de la révolution remédie au complexe d'infériorité des masses perpétuellement vaincues et brimées en suscitant chez elles un esprit de revanche sociale qui tend à rendre les nouvelles institutions despotiques à leur tour »⁴⁵.

25 Victor Serge touche ici à l'une des strates les plus profondes du processus révolutionnaire : la transformation de la position subjective des opprimés par l'acte qui les délivre de l'oppression. Comment maîtriser l'immense puissance du négatif qui se dégage du renversement d'une humiliation immémoriale ? Comment traiter les forces qui se libèrent dans l'acte par lequel l'esclave renverse le rapport à la mort qui l'avait assujéti au seigneur ? C'est le problème que formulèrent Sartre et Fanon, et qui hantait, déjà au début du XX^e siècle, un intellectuel comme Lu Xun, confronté aux structures de pouvoir de l'ancienne Chine. Est-il possible d'imaginer une révolution qui ne passerait pas par le déchaînement de cette négativité que la tradition philosophique dont le marxisme est issu considère comme le moteur de la libération de l'homme dans l'histoire ? Et comment réconcilier l'idéal universaliste des philosophes-ros et le processus de destruction des privilèges et des inégalités, y compris les privilèges du savoir et de l'esprit ?

26 L'une des conséquences possibles de cette vision du processus révolutionnaire est que l'extermination des bolcheviks pourrait représenter le couronnement de leur projet : la libération des masses ouvrières et paysannes entraîne la liquidation de l'élite des Philosophes-ros bolcheviks, dont la fonction pédagogique – jamais démentie par Lénine – incarnait le primat et les privilèges persistants de l'intelligentsia vis-à-vis du peuple. La prise du pouvoir par Staline aurait représenté la montée en puissance d'une strate dirigeante d'origine populaire que le tout-puissant Petit Père des Peuples avait affranchie de la tutelle d'une élite politico-philosophique éclairée⁴⁶. Victor Serge semble parfois reconnaître, dans les événements soviétiques, l'efficacité d'un processus de ce genre. D'où ses remarques sur Staline : « Il croit à sa mission : il s'est conçu comme le sauveur de la révolution menacée par les idéologues, les idéalistes, les irréalistes (se rappeler le mépris de Napoléon pour les idéologues). Il les a combattus comme il pouvait, avec son complexe d'infériorité, ses jalousies, ses terreurs à l'égard d'hommes qui lui étaient supérieurs et qu'il ne pouvait pas comprendre (...). Il s'est fait et les circonstances l'ont fait le chef, l'homme symbole, d'une vaste formation nouvelle de parvenus de la révolution, têtus, durs, dépourvus de scrupules, cramponnés au pouvoir, vivant dans l'inquiétude et la panique mais avec un sentiment énorme

de leur puissance et qui ont prétendu incarner la révolution victorieuse »⁴⁷. Autrement dit, les agissements de Staline correspondent à la nécessité – cruciale pour de vastes secteurs du nouveau pouvoir post-révolutionnaire – d'en finir avec le primat des intellectuels et du Parti-éducateur. C'est ce qui explique aussi la lutte implacable menée par Staline contre les technocrates, les savants et les experts : « La bureaucratie communiste a été en un certain sens le contraire d'une technocratie et du reste elle a dû mater les techniciens par la terreur au moment précis où le communisme se transformait en stalinisme totalitaire (1929-1930) »⁴⁸.

27 Contre ce processus – qui incarnait, tout en le pervertissant, le projet de sortie des masses de l'état de minorité –, les vieux bolcheviks étaient impuissants : « Lénine et Trotski m'apparaissent comme les derniers révolutionnaires bourgeois »⁴⁹. Les vertus humaines des bolcheviks, leur rationalité « classique », leur équilibre hostile aux gesticulations et aux excès romantiques, ont empêché les compagnons de Lénine de maîtriser des processus qu'animait une négativité trop puissante pour ne pas briser le cadre de l'héritage humaniste.

La nuit de l'esprit

28 « La différence entre l'art humain et l'œuvre involontaire de la nature est multiple ; l'art est à notre proportion, sur plusieurs plans et d'abord sur celui de l'entendement ; il est ordonné, il constitue une victoire sur le chaos, sur l'élémentaire (...). Je suis tenté de conclure qu'une grande œuvre d'art est toujours une haute et complète victoire de la conscience (...). Devant ces cathédrales souterraines [des grottes de Cacahuamilpa], ces temples d'Angkor, ces délires élémentaires des eaux creusant la pierre formant la roche, on est plutôt désespéré qu'exalté parce que c'est l'accomplissement d'une sorte de mort. La vie est partout niée, comme si elle était entièrement inutile »⁵⁰.

29 La destruction du bolchevisme par le devenir de la révolution représente aussi l'éclipse du projet universaliste que les intellectuels avaient incarné. L'échec des philosophes-rois bolcheviks, et de leur tentative de réalisation historico-politique de l'universel, entraîne la crise du « degré de conscience » dont ils étaient les porteurs : c'est pourquoi la « pensée dirigée » que le stalinisme impose à la place de la fonction intellectuelle s'inscrit pour Victor Serge dans une crise générale de l'esprit européen face à l'avènement des grands systèmes techniques, économiques, politiques et militaires : « Cette guerre se fait avec un strict minimum d'intelligence strictement utilitaire, rigoureusement bornée à des fonctions immédiates. De part et d'autre, au-delà, le refus de prendre conscience »⁵¹. Les sources mêmes de la création culturelle ont été taries : « Il n'y a plus de création artistique en Europe totalitaire – et presque plus ailleurs, où l'effort de guerre absorbe toutes les énergies en provoquant dans tous les domaines de la vie spirituelle, excepté dans celui de la technique industrielle, un abêtissement général »⁵².

30 Mais le contrôle direct de la parole dans les régimes totalitaires est aussitôt rapproché de l'industrie culturelle de masse dans les États démocrates « normaux » : « Livrés à eux-mêmes, pauvres éditeurs assoiffés d'argent, entre l'orchestration gouvernementale de l'imprimé et les exigences d'un public plutôt élémentaire, qu'il s'agit de séduire sans le réveiller. De tout cela et de l'utilitarisme du temps de guerre résulte un abêtissement, un aplatissement général, semblable, au fond (...) à celui des littératures dirigées en pays totalitaires »⁵³.

31 Le processus de l'abêtissement est vu comme un vaste processus de destruction des acquis de l'humanité générique au cours des siècles : « Que la conscience claire sous ses formes rationnelles – l'esprit scientifique, la recherche de la vérité, l'esprit critique – est une acquisition difficile et récente dans l'histoire, faite par un petit nombre de civilisés. Les étapes de sa formation après les temps théologiques : la Renaissance, la Réforme, l'esprit bourgeois, l'encyclopédisme, la Révolution française, la révolution industrielle et l'avènement des sciences, le positivisme, la conception du progrès, liée à l'optimisme de la bourgeoisie triomphante (...). L'esprit scientifique s'était imposé au point de gagner les masses dans les pays de haute civilisation (...). Mentalité du civilisé fondée sur la notion de prouvé, sur le raisonnement correct, sur l'information exacte (...). Souci de la qualité intellectuelle devenant soucieux de dignité »⁵⁴. Les régressions de cette haute civilisation intellectuelle équivalent à la destruction du processus millénaire de l'anthropogénèse – c'est le genre humain tel que les

bolcheviks l'avaient élevé au rang d'horizon de la pensée et de l'action que le développement du monde capitaliste a commencé à détruire, avant même que les guerres et les régimes autoritaires de masse ne parachèvent l'obscurcissement de l'esprit : « La production en masse du livre, du journal, des idées standardisées, déborde des cercles accoutumés à la pensée écrite et atteint des masses restées jusque-là à l'abri de tels chocs intellectuels ; les vulgarisations scientifiques et l'esprit critique même (...) baissent de qualité au point de se renier. Exemple : la stupidité d'une certaine propagande antireligieuse (...), mécanisme enfantin du déterminisme vulgaire. Et dans les batailles sociales qui commencent à la fin de la Première Guerre mondiale, déchaînement des affects. La passion prolétarienne contre l'humanisme dans la révolution russe, l'élément de foi nouvelle dans (...) le dogmatisme marxiste »⁵⁵.

32 C'est une vision inéluctablement pessimiste que Serge développe dans ses *Carnets*, et qui finit par considérer l'histoire de l'humanité comme perpétuellement hantée par l'abrutissement et la régression : « La pensée dirigée manifeste un retour à des conditions élémentaires de lutte pour la vie. La pensée dirigée existe en fonction de la guerre des classes et des puissances : au fond, c'est la mort de la pensée (l'étouffement). Ses conséquences psychologiques et sociales désastreuses (...). (Noter qu'à travers l'histoire les sociétés ont toujours tendu, par recherche de l'efficacité immédiate dans l'action et pour maintenir les privilèges, vers la pensée dirigée : c'est ce qui tue les religions et maintient les églises) »⁵⁶.

33 L'avènement du stalinisme et de la « pensée dirigée » totalitaire est considéré d'abord comme le produit d'une conjoncture historique : retournement de la révolution, remplacement de l'élite bolchevique par de nouvelles classes dirigeantes. Mais Victor Serge inscrit aussitôt ce processus dans les conditions générales d'une société européenne désormais dominée par les « grandes machines » économiques, politiques et militaires et par les masses manipulables qu'elles produisent et reproduisent. Ensuite, l'obscurcissement de la conscience lui semblera relever d'une tendance de toute institution humaine à la manipulation des esprits – une tendance enracinée dans la persistance transhistorique des rapports de pouvoir et d'exploitation, et qui traverse toute l'histoire de l'humanité. Finalement, une ultime généralisation fera de cette pente abrutissante l'équivalent du *Todestrieb* freudien : une pulsion obscure qui s'oppose activement à la prise de conscience et au développement des valeurs intellectuelles et morales. Tout se passe comme si l'humanité tendait à s'identifier à la machine, aux relations mécaniques, calculables et prévisibles, et dont l'efficacité pragmatique reste silencieuse sur les fins de l'action efficace.

34 C'est sur ce point que Serge retrouve la pensée de Bergson, qu'il a écouté à Paris en 1909, et celle des biologistes anti-mécanistes allemands comme Jakob von Uexküll et Hans Spemann, dont les travaux montrent que « le déroulement tout entier de la vie semble fait de phénomènes complexes, échappant aux définitions mécaniques (et par conséquent strictement spatiales), analogues à ceux qui ont lieu dans la cellule nerveuse (sensibilité, mémoire, pensée) (...). La pensée est le produit de la vie, consubstantielle avec la vie »⁵⁷. La réduction du vivant au mécanisme est un symptôme du primat idéologique de la machine qui a dominé la culture européenne depuis l'âge moderne : « C'est Descartes qui le premier en philosophie appliqua la mécanique à l'intelligence de l'être vivant, de l'homme d'abord. Depuis, toute la science de l'époque du développement du machinisme a suivi cette pente (...). Bergson fit observer que l'intelligence s'est formée chez l'*Homo faber* (...) par le maniement des solides (...). Les merveilles du machinisme firent admettre implicitement que la vie résulte d'un mécanisme plus complexe et plus ténu que les machines, mais de même nature »⁵⁸. Cette identification entre l'homme et la machine caractérise toute la civilisation moderne, dont la critique chez Serge se rapproche des thèmes que l'École de Francfort développera après la guerre : « Considérer le nouveau milieu humain créé par le développement du machinisme. Les belles pages de Spengler⁵⁹ sur la cité moderne et l'aliénation capitale de l'homme qu'elle établit (...). L'homme dans la cité des machines, menant une vie mécanisée et désespérée, rationalisée par la technique, éprouve une désaffection à l'égard de la nature, une rancune contre la nature et sa propre nature. Ce sentiment obscur et puissant, il tend à le compenser en

se donnant le sentiment de supériorité du *robot idéal* et de la *vision abstraite* de ce robot »⁶⁰. La critique de l'aliénation techno-scientifique devient critique de la pensée symbolique : « Pénétration des méthodes de la pensée scientifique-technique dans la vie cérébrale tout entière (...). Ses effets : enrichissement de l'intellect par l'accroissement du nombre des *signes* disponibles (...). Captivité intérieure de l'homme au temps de la machine (...). La substitution du signe à l'objet (à l'être), cessant d'être une convention commode, devient une destruction de l'objet (...). Domination de l'intelligence par les signes : vision et compréhension ne sont plus qu'un jeu de signes. Et ceci implique une abdication de l'intelligence, puisqu'elle renonce au contact immédiat, intuitif et charnel avec les choses et les êtres. À rétablir : la notion pleine de l'intelligence vivante, inséparable de l'homme entier et dès lors de la nature entière »⁶¹. Ces lignes annoncent la critique de la culture capitaliste-avancée qui deviendra le lot commun des nouvelles gauches après 1945 ; mais elles rattachent aussi la critique de la « raison instrumentale » et de la « société administrée » au bergsonisme de gauche, anti-capitaliste et anti-bourgeois, propre à nombre d'auteurs appréciés par Serge : les jeunes Lukács et Gramsci des années 1910-1920, et surtout Georges Sorel et Charles Péguy⁶².

35 La société capitaliste-industrielle exalte l'efficacité pragmatique de la science tout en en refoulant la fonction d'opérateur d'une conscience éveillée. La réduction du vivant à la machine correspond à ce refoulement du lien entre pensée, vie et prise de conscience : « [Dans le vivant] il y a agencement, organisation créatrice, avec des moyens profondément différents de ceux qui régissent le travail humain et la création des machines. Il y a surtout un pouvoir de synthèse et de déploiement et de création de l'immatériel (qui n'est nullement l'irréel, mais au contraire une forme essentielle du réel : la pensée) »⁶³.

36 Peu importe ici de mesurer l'originalité de ces remarques spéculatives. Ce qui mérite en revanche de retenir l'attention est que Victor Serge relie l'avènement du stalinisme à des processus et à des tendances qui concernent le devenir du genre humain. Tout se passe comme si, de l'âge classique aux années 1940, un désir obscur d'abrutissement et de réduction à l'inerte avait réussi à refouler l'impulsion vers la prise de conscience de l'unité fondamentale de l'espèce. Le XX^e siècle accomplit un lent travail de sape qui menace les formes fondamentales de l'anthropogénèse : « Les nazis ont marché contre le courant de l'évolution humaine tout entière qui allait de l'animalité vers l'humanisme. En ce sens, ils ont créé du nouveau et commencé la destruction de l'acquis de milliers d'années d'histoire »⁶⁴.

Nihilisme et espérance

37 « Nous ne sommes des vaincus que dans l'immédiat. Nous avons apporté dans les luttes sociales un certain maximum de conscience et de volonté de beaucoup supérieur à nos propres forces (...). Nous avons souvent vu clair, avec nos petits journaux de rien du tout, là où les hommes d'État pataugeaient dans la sottise bouffonne et catastrophique. Nous avons entrevu les solutions humaines à l'histoire en marche. Et nous avons su vaincre, il ne faut jamais l'oublier. Les Russes et les Espagnols savent ce que c'est que de prendre le monde en main, faire marcher les chemins de fer et les usines, défendre les villes bombardées, établir des plans de production, traiter selon leurs mérites les puissants misérables de la veille (...). Cette expérience ne sera pas perdue. Des millions d'hommes qui ne pouvaient pas nous entendre la refont après nous. Il y a des armées entières dans les camps de concentration, il y a des peuples entiers dans les geôles, sous la terreur. Vaincus, oui, mais avec des âmes fortes, nous sommes en pleine attente »⁶⁵.

38 Dans les *Carnets* tout comme dans les *Mémoires*, un ancien révolutionnaire exilé au Mexique, isolé et accablé par les catastrophes qui n'ont eu de cesse de le frapper depuis la guerre civile russe, réfléchit sur le sens de son expérience et de l'histoire collective : c'est du point de vue de l'histoire totale du genre humain qu'il observe et analyse les révolutions et les guerres, les échecs et les victoires, les pertes et les acquis. C'est donc à l'échelle des destinées générales qu'il recherche les raisons d'espérer et de désespérer. Dans ces textes, des réflexions obstinées sont consacrées à ce qui reste de vrai au milieu des défaites et des déceptions – au milieu d'événements qui mettent en cause la substance même de l'existence de tous les hommes. Il y a chez Serge un refus radical d'accepter passivement les verdicts de l'histoire :

« L'impardonnable erreur est d'admettre que le jugement prononcé par la force est toujours valable et définitif. L'événement historique n'implique un juste jugement que s'il va dans le sens de l'accomplissement humain, s'il défend et grandit l'homme (...). Où prendre, il est vrai, un critérium, dans les époques confuses ? (...). Au fond de la défaite, il nous reste encore le non-consentement à l'inhumain, le refus de fermer les yeux, le refus de désespérer de nous-mêmes et dès lors de tout »⁶⁶. Le « critérium » doit être recherché dans des horizons temporels, dans des strates de l'être historique collectif, qui dépassent l'échelle des événements politiques et des pouvoirs en place ; mais ces horizons ne sont accessibles que pour une fidélité persistante à des contenus que le présent historique ne peut épuiser : « C'est sans doute un immense privilège que d'y voir clair à quelques moments de la vie ; une véritable élection que de se sentir assez fort pour maintenir un attachement aux valeurs authentiques autrement durables que les empires même totalitaires... Du moins cette fidélité qui, de notre temps, mène souvent, elle aussi, au mur des fusillés y mène-t-elle des vivants en plénitude de vie, en marche sur des routes où rien n'est absurde, et non point des êtres sans boussole, trahis par leurs propres trahisons »⁶⁷. Ces lignes valent aussi pour tous ceux qui, à la fin d'une autre – plus récente – séquence de luttes, ont dénié toute valeur à leur propre expérience, et qui ont fini par transmettre à la postérité l'idée que l'absurde est la seule vérité de l'histoire et de la politique. Si un lien existe entre la rationalité du réel et la raison subjective, le nihilisme n'est jamais une affaire privée : dans le désespoir d'un individu peut retentir l'ébranlement d'un monde et vice versa ; et ne voir dans le passé qu'une histoire racontée par un fou revient à annihiler le sens possible de l'avenir. C'est ce que Serge a toujours refusé de faire, moins par une décision volontariste que par sa conviction profonde que la Révolution a incarné en effet une valeur impérissable susceptible d'être remémorée et réactivée. La fidélité à la Cause est d'abord fidélité à son trajet, réaffirmation d'une consistance ultime de son expérience.

39 Victor Serge s'est confronté au nihilisme et au désespoir des militants kominternistes des années 1930. La figure qui incarne de manière exemplaire cette position subjective est l'agent secret Walter Krivitski qu'il a rencontré plusieurs fois en Russie et à Paris⁶⁸. Serge dresse son portrait à plusieurs reprises, en relatant leurs rencontres à l'époque de la défection de Krivitski : « Il est nerveux, gris, ridé, méfiant (...). Démoralisé, égocentrique, accablé de petites déformations professionnelles, affreusement triste, W.K. ne croit qu'à la toute-puissance du service secret et la peur de l'assassinat le domine »⁶⁹. Devant l'assassinat d'Ignace Reiss, auquel il a participé malgré lui, et à l'exécution de la plupart des agents secrets de la première période de la révolution, Krivitski fait défection, tout en restant fidèle à l'URSS, puisque « la mission de cet État dépassait de beaucoup ses crimes et qu'il ne croyait, lui, au succès d'aucune opposition »⁷⁰.

40 Le protagoniste du roman posthume de Serge, *Les années sans pardon*, est une version littéraire, romanesque et quelque peu romantisée, de Krivitski. Le personnage littéraire éprouve la tentation du nihilisme – il ne reconnaît plus la valeur de sa militance, mais il ne trouve plus de valeur en dehors d'elle : « [Rejoindre les opposants anti-staliniens ?]. Croiraient-ils en moi qui ne crois pas en eux ? Je ne peux plus croire qu'à la puissance. La vérité, dépouillée de sa poésie métaphysique, n'existe que dans les cerveaux (...). La puissance est contre eux, contre moi, nous ne pourrions rien (...). Il ne reste que la négation (...). Le Non à la puissance (...). Si la puissance se retourne contre elle-même et commence à se détruire avec acharnement, j'ai raison contre elle. Elle survivra, je périrai, donc elle a raison contre moi (...). Je n'ai plus que la conscience à invoquer et je ne sais pas ce que c'est. J'entends une protestation inefficace surgissant en moi d'un fonds que j'ignore pour défier l'efficacité destructrice, la puissance, la réalité matérielle tout entière, au nom de quoi ? L'illumination intérieure ? Je me comporte presque en croyant. Je ne puis autrement. Le mot de Luther. Seulement, le visionnaire allemand qui jetait son encier à la tête du diable ajoutait "Que Dieu me soit en aide !" Qu'est-ce qui me viendra en aide, à moi ? »⁷¹. Dans ces lignes, Serge n'exprime pas seulement sa crainte persistante que le matérialisme révolutionnaire devienne indiscernable du darwinisme social, du cynisme des nietzschéens de pacotille et finalement du crime pur et simple : il témoigne aussi de l'insuffisance de la conscience morale

de l'individu isolé – l'agent renégat est seul, isolé par sa foi en la seule force matérielle de l'organisation. Il ne peut motiver son refus que par la fatigue et le dégoût, sa conscience ne peut s'appuyer sur une « aide » qui la dépasserait : aucune communication, aucune solidarité, aucune perspective commune ne vient soutenir sa décision, car son adhésion subjective aux principes de la puissance et de l'efficacité ont coupé tous les liens entre lui et le genre humain : « Nous ne pouvons plus avoir confiance en personne. Personne n'aura plus jamais confiance en nous. Ce lien terrible, le plus salubre des liens humains, ces invisibles cordes d'or, de lumière et de sang, qui rattachent les uns aux autres les hommes voués à une œuvre commune, ces liens, nous les avons rompus (...). Il ne reste plus de confiance au monde. Tout s'est effondré. Nous étions la confiance même. Nous pensions comprendre le cheminement de l'histoire et y participer »⁷².

41 La figure tragique de Walter Krivitski a inspiré un autre écrivain qui l'avait rencontré, comme Serge, en 1937. Le poète André Frénaud a fait de Krivitski l'image du révolutionnaire que la tentation du nihilisme pousse à dénier toute signification positive de la Révolution : « La dégradation de la Révolution (...) au moment des procès et de la grande purge, rend légitime d'avoir imaginé qu'un combattant bolchevik, de ceux qui avaient voué leur vie à la tâche la plus terrible, ait pu passer du désespoir au nihilisme »⁷³. A. Frénaud s'interroge sur ce qui peut bien rester de la révolution pour cet homme qui « avait trop complètement consacré sa vie à une cause pour que, celle-ci venant à lui manquer, il pût continuer à vivre » : « Comment, parvenu à cette extrême limite, celui qui se retourne vers son passé de révolutionnaire pourrait-il croire encore en une positivité de son action négatrice du donné, comme il l'a fait en étant marxiste : la destruction d'un monde insatisfaisant pour le créer meilleur. Dans un vertige, la Révolution incarnée dans le Parti communiste ne lui apparaît plus autrement que comme l'entreprise d'anéantissement d'un monde qui ne peut plus être transformé »⁷⁴.

42 Pourtant, le poète ne livre pas son personnage au nihilisme irrémédiable : « Comme s'il reprenait fait et cause pour une positivité de la Révolution, le Parti des prolétaires devient à nouveau, ainsi qu'il l'a cru pendant toute sa vie, la force capable de réaliser dans l'histoire un vœu de justice (*Les ouvriers de chez Poutilov ont repris les armes*) »⁷⁵. Juste avant de mourir, le Krivitski d'A. Frénaud voit la répétition ou la reprise de l'action révolutionnaire, l'insistance d'une signification sur laquelle l'ancien bolchevik se refuse *in extremis* à céder : « Tu es toujours là, Révolution ! »⁷⁶. Pour l'ancien militant traqué, la révolution coïncide avec la mort qu'il attend avec résignation. Mais la mort que Krivitski accepte fait allusion à une réconciliation finale suggérant la reprise possible du processus révolutionnaire : « *Les ouvriers de chez Poutilov ont repris les armes... Ô mes frères, je suis encore avec vous* »⁷⁷. La réconciliation fraternelle avec les ouvriers et les militants révolutionnaires empêche cette attente de la mort de se réduire au désir, qu'elle contient néanmoins, de sombrer dans un silence définitif, par-delà les inquiétudes de l'histoire et de la conscience. L'horizon des destinées générales, qui réussit à se rappeler à la conscience du révolutionnaire épuisé, fait obstacle au dénouement nihiliste de son expérience : « Il est possible au poète et à l'artiste de transformer le désespoir d'être, sinon toujours en un espoir, du moins en un non-espoir où il peut vivre, lucide, courageux peut-être, se fiant à un amour des hommes difficile et naïf qui, à la limite, n'a d'autre fondement qu'en lui-même (...). Quel que soit le recours que chacun puisse élire, il est bien vrai que l'espèce humaine existe, que nous lui appartenons ; il faut, même sans en être absolument assuré, vouloir espérer pour l'humanité la victoire d'un possible meilleur, et, dans la mesure de son médiocre pouvoir, soi-même s'y efforcer »⁷⁸. Nous savons aujourd'hui que l'époque de la « guerre civile européenne » n'a pas été la dernière séquence historique à fournir des raisons de désespérer, et que le monde sans issue que Victor Serge avait connu dans sa jeunesse est redevenu notre horizon commun par-delà les tentatives révolutionnaires. Serge avait remarqué que, parmi les traits caractéristiques de l'époque de la « pensée dirigée » et des grands appareils, il y avait la dissolution des facultés logico-discursives, l'incapacité de distinguer entre la réalité et le mensonge organisé, la perte de consistance de l'individu, l'indifférence devant la mort des multitudes anonymes emportées et broyées par les guerres, les exterminations, la production... Tous ces traits persistent,

aggravés, dans notre présent spectacularisé et peuplé d'hommes jetables. Il est difficile de dire si la tâche de renverser le nihilisme en solidarité, le désespoir en (non-) espoir, revient toujours au poète ou à l'intellectuel, comme le pensait encore André Frénaud : probablement, elle n'a plus de destinataire privilégié, ce qui signifie qu'elle peut s'adresser à tout le monde. Pourtant, elle demande toujours un travail spécifique, consistant à traverser la fausse conscience, alors même que ce travail ne coïncide plus avec le rôle social des « fonctionnaires de l'universel ». C'est sans doute par le travail visant à accomplir cette tâche que passe l'œuvre commune dont sont faites les raisons de ne pas désespérer.

Mais vous qui ne voulez rien d'autre
Que disparaître
Et vous défaire, arrêtez-vous
Il y eut un instant de bien
Il nous anima une fois pour toutes⁷⁹.

Notes

1 V. Serge, *Mémoires d'un révolutionnaire. 1905-1945*, Montréal, Lux, 2010, p. 69.

2 *Ibid.*

3 V. Serge, « Sur la création littéraire » (25 mars 1944), in *Carnets (1936-1947)*, édition établie par C. Albertani et C. Rioux, préface de C. Albertani et J.-G. Rens, Marseille, Agone, 2012, p. 486-487. Les réflexions de François Maspero sur la traduction peuvent être rapprochées des remarques de Serge à propos de l'écriture : « C'est encore une manière de retrouver la voix des autres et de la transmettre. Entrer à la fois dans la langue étrangère et dans l'univers familier d'un auteur jusque-là inconnu ou connu de loin, c'est encore donner la parole, ou du moins un écho, à l'autre (...). Traduire, c'est aussi mettre au jour, dans l'espace et le temps, des résonances, des correspondances entre les hommes (...). Écrire est le contraire de la solitude. Physiquement seul face aux mots que l'on trace, on est envahi par un vacarme fou, fait de voix et de bruits qui jaillissent de partout et qu'accompagne un grand désordre d'images » (F. Maspero, *Les abeilles et la guêpe*, Paris, Seuil, 2002, p. 300-301). Le chapitre d'où ces lignes sont tirées s'intitule « Les paysages humains » : il est précédé d'une phrase de Victor Serge, tirée des *Mémoires d'un révolutionnaire* : « Nous avons tous quantité d'erreurs et de fautes derrière nous parce que la démarche de toute pensée créatrice ne saurait être que vacillante et trébuchante (...). Nous avons souvent vu clair, avec nos petits journaux de rien du tout, là où les hommes d'État pataugeaient dans la sottise bouffonne et catastrophique. Nous avons entrevu les solutions humaines à l'histoire en marche ».

4 V. Serge, « Cinquante et un ans – Bilan d'un effort de pensée claire » (Janvier 1942), in *Carnets (1936-1947)*, *op. cit.*, p. 152.

5 J. Rièrre, « Préface », in V. Serge, *Mémoires d'un révolutionnaire. 1905-1945*, *op. cit.*, p. 11.

6 *Ibid.*, p. 12.

7 V. Serge, « La mort et l'intelligence » (30 août 1944), in *Carnets (1936-1947)*, *op. cit.*, p. 525.

8 V. Serge, *Mémoires d'un révolutionnaire. 1905-1945*, *op. cit.*, p. 22-23.

9 *Ibid.*, p. 26.

10 *Ibid.*, p. 328.

11 *Ibid.*, p. 471.

12 *Ibid.*

13 *Ibid.* p. 476.

14 *Ibid.*

15 *Ibid.*, p. 68.

16 Le jugement porté sur Zweig à l'occasion de son suicide est sévère : « Zweig ne fut jamais un combattant, rien qu'un grand intellectuel affiné, artiste – et débile au fond, débile par ses habitudes de confort, par sa conception de la culture comme acquis définitif et d'un prix unique, par ses habitudes de succès littéraire et de bien-vivre. [II] manquait de vigueur profonde, humanisme à fleur de peau et de pensée, fondé sur une vie superficielle de la tragédie du monde actuel. Du refoulement devant cette tragédie ; laissez-moi vivre avec ma noble pensée, le psychologue et le poète a droit à cette maison charmante au flanc de paisibles collines, droit à la musique, droit à une existence privilégiée, car sa noblesse enrichit le monde. Cette intelligentsia-là, l'ouragan la déracine et la broie, elle ne pourrait retrouver un sens à sa vie qu'en comprenant l'ouragan et en s'y jetant de toute son âme » (*Carnets*, *op. cit.*, p. 183).

17 V. Serge, *Mémoires d'un révolutionnaire. 1905-1945*, *op. cit.*, p. 17.

18 *Ibid.*, p. 52.

19 *Ibid.*, p. 67-68.

20 *Ibid.*, p. 39-40.

21 *Ibid.*, p. 205.

22 *Ibid.*, p. 206-207.

23 *Ibid.*, p. 98.

24 V. Serge, « Le sens de l'histoire » (1937), in *Retour à l'Ouest. Chroniques (juin 1936-mai 1940)*, Préface de R. Greeman, textes choisis et annotés par A. Glinoyer, Marseille, Agone, 2010, p. 109-110.

25 V. Serge, « Que le bolchevisme fut une prodigieuse réussite humaine », in *Carnets, op. cit.*, p. 130.

26 V. Serge, « 15 janvier 1944 », in *Carnets, op. cit.*, p. 446.

27 V. Serge, « *Lenin's Heir ?* » (fin mai 1944), in *Carnets, op. cit.*, p. 625-626.

28 V. Serge, *Mémoires d'un révolutionnaire. 1905-1945, op. cit.*, p. 106.

29 V. Serge, « «Trotskistes» et mentalité révolutionnaire » (8 janvier 1943), in *Carnets, op. cit.*, p. 258.

30 V. Serge, *Mémoires d'un révolutionnaire. 1905-1945, op. cit.*, p. 175.

31 *Ibid.*, p. 139.

32 *Ibid.*, p. 224.

33 Serge rappelle souvent que cette fidélité à l'engagement dans l'histoire n'appartient pas qu'aux bolcheviks. La volonté et le sentiment de partager les destinées de tous les hommes caractérise l'esprit de l'intelligentsia russe et des nombreuses organisations révolutionnaires qu'elle a animées depuis le XIX^e siècle. C'est la même fidélité qui a permis à Ossip Mandelstam d'accepter sans ressentiment la confrontation létale avec l'orage historique qui aura fini par détruire sa vie : « Si âpre au toucher que soit le temps/j' aime à le saisir par la queue/De sa propre course est-il responsable ?/Quoique... il lui arrive parfois de frauder un tantinet » ; et encore : « Il est temps que vous le sachiez : je suis un/contemporain comme vous,/un homme de notre époque (...). Essayez de m'arracher à mon siècle/vous vous y rompez le cou, je vous l' dis » (O. Mandelstam, « Minuit à Moscou... » [1931], in *Nouveaux poèmes 1930-1934*, traduction française de C. Pighetti, Paris, Allia, 2010, p. 59-60).

34 V. Serge, « Hitler » (3 mars 1943), in *Carnets, op. cit.*, p. 283.

35 V. Serge, *Mémoires d'un révolutionnaire. 1905-1945, op. cit.*, p. 223-224.

36 *Ibid.*, p. 151-152.

37 *Ibid.*, p. 151.

38 V. Serge, « Message à Charles Plisnier » (1937), in *Retour à l'Ouest. Chroniques (juin 1936-mai 1940)*, *op. cit.*, p. 138-139.

39 V. Serge « Testament politique » (1947), in *Réflexions sur l'anarchisme*, La Bussière, Acratie, 2014, p. 54.

40 V. Serge, *Mémoires d'un révolutionnaire. 1905-1945, op. cit.*, p. 173.

41 *Ibid.*, p. 136.

42 V. Serge « Testament politique » (1947), *op. cit.*, p. 58.

43 V. Serge, *Mémoires d'un révolutionnaire. 1905-1945, op. cit.*, p. 172.

44 *Ibid.*, p. 136.

45 *Ibid.*, p. 173.

46 Telle est la lecture de la transition de Lénine à Staline (et de la NEP au Plan quinquennal) proposée par Rita Di Leo, *L'expérience profane*, Paris, L'Eclat, 2013.

47 V. Serge, « Mission de Staline » (13 avril 1943), in *Carnets, op. cit.*, p. 304.

48 V. Serge « Technocratie » (21 avril 1943), in *Carnets, op. cit.*, p. 311. Mais une bureaucratie non-technocratique n'est pas du tout une bureaucratie : les recherches inaugurées par Max Weber ont insisté à juste titre sur le rôle décisif de l'institutionnalisation du savoir et des savants dans la formation des appareils étatiques modernes, fondés sur le fonctionnariat « rationnel ». La bureaucratie des états modernes est par définition une bureaucratie « savante » qui incarne un rôle social possible des intellectuels comme opérateur gouvernemental. C'est précisément ce que le pouvoir stalinien voulait éviter à tout prix. Et c'est ce que Victor Serge a bien compris, malgré l'usage fourvoyant du mot « bureaucratie » : « L'alternative était pour la révolution russe entre la bureaucratie – gouvernement des parvenus du parti – et l'établissement d'une démocratie soviétique très restreinte avec de bons administrateurs techniciens (...). Quelques techniciens intelligents, comme l'ingénieur-humaniste, y songeaient (Un Bogdanov aussi). Les procès des techniciens eurent pour objet de parer à ce "danger", compris par Staline qui craignait l'esprit bourgeois des ingénieurs et craignait davantage l'empiètement des compétences sur le pouvoir politique » (« L'alternative en URSS – Léon Trotski », in *Carnets, op. cit.*, p. 340).

- 49 V. Serge, « Marxisme et révolution en cours » (14 avril 1943), in *Carnets, op. cit.*, p. 305.
- 50 V. Serge, « Art et Chaos – Grottes de Cacahuamilpa » (26 décembre 1943), in *Carnets, op. cit.*, p. 429.
- 51 V. Serge, « Combats d'arrière-garde » (12 mai 1942), in *Carnets, op. cit.*, p. 202-203.
- 52 V. Serge, « Picasso, l'art, la révolution » (18 janvier 1943), in *Carnets, op. cit.*, p. 262.
- 53 V. Serge, « Silence de l'Europe », (11 janvier 1943), in *Carnets, op. cit.*, p. 260-261.
- 54 V. Serge, « Obscurcissement de la conscience » (26 avril 1943), in *Carnets, op. cit.*, p. 315.
- 55 *Ibid.*, p. 316.
- 56 V. Serge, « Problème de la liberté » (6 mai 1942), in *Carnets, op. cit.*, p. 199.
- 57 V. Serge, « La mécanique et la vie » (26 octobre 1944), in *Carnets, op. cit.*, p. 548.
- 58 *Ibid.*, p. 548-549.
- 59 Serge cite un article sur Spengler de Th. W. Adorno, « Spengler après le déclin » (1941), in *Prismes*, Paris, Payot, 2010.
- 60 V. Serge, « Notes sur l'art abstrait » (12 janvier 1945), in *Carnets, op. cit.*, p. 585.
- 61 *Ibid.*, p. 586-587.
- 62 Serge mentionne souvent Sorel, par exemple dans la nécrologie hautement élogieuse d'Edouard Berth (in *Retour à l'Ouest. Chroniques (juin 1936-mai 1940)*, *op. cit.*, p. 233-236) ; dans les *Carnets*, Serge affirme que « la conception – le mythe, en termes soreliens – de la "mission historique du prolétariat" fut en réalité la flamme vive du marxisme et que c'est cette flamme qui monte si haut avec la révolution russe » (« Acquérir le sens de l'histoire », 5 janvier 1944, *Carnets, op. cit.*, p. 439). L'auteur des *Illusions du progrès* a influencé tant Gramsci que Lukács, et son « anti-modernité » révolutionnaire est proche de celle de Péguy, que Serge cite en 1937 dans ses ouvrages d'analyse et de dénonciation du stalinisme : « J'aime Charles Péguy pour avoir dit : "Qui ne gueule pas la vérité quand il sait la vérité, se fait le complice des menteurs et des faussaires" » (cité par R. Greeman, « Préface », in *Retour à l'Ouest. Chroniques (juin 1936-mai 1940)*, *op. cit.*, p. XI). La position historique de Péguy n'est pas sans rappeler celle de Serge : ils essayent tous les deux de comprendre, à partir d'une défaite historique, les raisons des ratages et des détraquements des politiques émancipatrices.
- 63 V. Serge, « La mécanique et la vie » (26 octobre 1944), in *Carnets, op. cit.*, p. 549.
- 64 V. Serge, « Extermination des juifs » (12 novembre 1944), in *Carnets, op. cit.*, p. 557.
- 65 V. Serge, *Mémoires d'un révolutionnaire. 1905-1945*, *op. cit.*, p. 463-464.
- 66 V. Serge, « Le cadavre nu » (1 mai 1945), in *Carnets, op. cit.*, p. 618. L'occasion de ces réflexions est fournie par l'exécution de Nicola Bombacci, ancien communiste devenu fasciste et fusillé avec Mussolini et d'autres hiérarques en 1945.
- 67 *Ibid.*, p. 619.
- 68 De son vrai nom Samuel Ginzburg, Krivitski était le chef des services de renseignements soviétiques en Europe occidentale. En 1937, l'assassinat de son ami d'enfance Ignace Reiss par sa propre organisation provoque sa défection. Il publie aux États-Unis *J'étais un agent secret de Staline*. Il meurt à Washington en 1941, peut-être assassiné par des agents soviétiques, bien qu'il y ait des raisons de conclure au suicide.
- 69 V. Serge « Affaire Klement-Krivitski » (20 juillet 1938), in *Carnets, op. cit.*, p. 34-36.
- 70 V. Serge, *Mémoires d'un révolutionnaire. 1905-1945*, *op. cit.*, p. 432.
- 71 V. Serge, *Les années sans pardon* (première édition française Paris, Maspero, 1971), Marseille, Agone, 2011, p. 16-17.
- 72 *Ibid.*, p. 59.
- 73 A. Frénaud, « Postface à *L'agonie du général Krivitski* » (1956), in *La Sainte Face*, Paris, Gallimard, 1985, p. 119. Du cycle de poèmes qu'A. Frénaud a consacré à Krivitski, Franco Fortini a réalisé une traduction italienne : *L'agonia del generale Krivitski*, Milan, Il Saggiatore, 1962. Fortini avait lu Victor Serge pendant la guerre, en 1943-1944, et il citera souvent dans ses essais les *Mémoires d'un révolutionnaire*.
- 74 *Ibid.*, p. 120-121.
- 75 *Ibid.*, p. 121.
- 76 A. Frénaud, « L'agonie du général Krivitski », in *La Sainte Face*, *op. cit.*, p. 114.
- 77 *Ibid.*, p. 115
- 78 A. Frénaud, « Postface à *L'agonie du général Krivitski* » (1956), in *La Sainte Face*, *op. cit.*, p. 122.
- 79 F. Fortini, *Composita solvantur*, Turin, Einaudi, 1994 (traduction française de Patrizia Atzei et Benoît Casas dans A. Cavazzini, « Portrait de Franco Fortini », in *Failles*, n° 3, « Existence/Inexistence », 232-233)

Pour citer cet article

Référence électronique

Andrea Cavazzini, « Les solutions humaines. Victor Serge dans le XXe siècle », *Cahiers du GRM* [En ligne], 6 | 2014, mis en ligne le 17 décembre 2014, consulté le 30 décembre 2014. URL : <http://grm.revues.org/513>

À propos de l'auteur**Andrea Cavazzini**

Vice-Président du GRM, membre de l'Association « Louis Althusser », directeur (avec Maria Turchetto et Enrico Castelli Gattinara) de la collection « Epistemologia ». cavazz.a@tin.it

Droits d'auteur

© GRM - Association

Résumé

L'article reparcourt le diagnostic porté par Victor Serge sur les raisons, le devenir, les dérives et l'héritage de la Révolution d'octobre.

Entrées d'index

Mots-clés : révolution, humanité, bolcheviks

Index géographique : Europe

Index chronologique : XXe siècle

Index thématique : histoire des mouvements politiques, marxisme